

Un matin, je vis André, le boy de la paroisse de Minembwe, partir avec un poulet sous son bras droit. Il avait rentré son pantalon dans des bottes en caoutchouc et portait une chemise chiffonnée avec un tee-shirt en dessous, rien de plus. Sauf ce poulet qu'il emmènerait à Uvira pour le vendre.

Il traverserait des collines, des vallées et des marécages, franchirait des petites rivières et prendrait des sentiers de forêt – quatre-vingt-dix kilomètres à vol d'oiseau. Tout ce temps, le poulet l'accompagnerait. Il faudrait lui donner à manger et, en cours de route, la bête chierait sûrement sur ses vêtements. Et, la nuit, dormirait-elle à côté de lui, attachée à la corde qu'il avait nouée à une de ses pattes et dont l'autre extrémité était fixée à son doigt ? Tout ceci ne semblait pas déranger André. Il était content, il riait. Il allait voir sa femme et Jorojoro, le curé de la paroisse, lui avait offert un poulet qui valait trois dollars à Uvira – un demi-dollar de plus qu'ici.

Voilà l'économie dans laquelle je me retrouvais et, bientôt, j'entreprendrais le même voyage. Pas en quatre jours comme André, non ; chemin faisant, je regarderais autour de moi et visiterais les marchés des hauts plateaux, tout en essayant de comprendre comment vivaient les gens dans cette partie inhospitalière du Congo – une région sans

routes ni électricité, où la population était si réfractaire à la bureaucratie que mes ancêtres belges n'avaient pas réussi à la soumettre.

Autant l'image d'André avec son poulet était gravée sur ma rétine, autant mes propres bagages ne cessaient de s'amplifier. De la ville dans la vallée, j'avais apporté un sac de couchage, un sac à viande, des sous-vêtements thermiques, un coupe-vent en polaire, des chaussures de marche, des tennis et des provisions, mais d'après le curé Jorojoro, qui soumit mes affaires à une inspection méticuleuse, il me fallait aussi du riz, du sucre et du thé. Ici, le menu consistait en pommes de terre et lait, un extra ferait plaisir aux gens chez qui je logerais.

Le colonel qui contrôlait les hauts plateaux habitait une grande maison clôturée sur une colline à la périphérie de Minembwe. Il m'avait attribué un guide : un homme morose avec une petite moustache et un regard fixe, qui s'appelait Bavire. Celui-ci avait interrompu ses études de droit dans la vallée pour rejoindre le colonel qui l'avait aussitôt nommé chef de son service juridique. Bavire m'accompagnerait en voyage, mais nous ferions d'abord quelques excursions dans les environs pour nous habituer au *milieu*, comme ils disaient tous. Et l'un à l'autre, comme ajouta le curé Jorojoro.

C'était jour de marché à Gakangara. Bavire et moi nous étions mis en route de bon matin. Droit comme un *i*, il marchait à mes côtés, en faisant des moulinets avec son bâton. Nous attirions tous les regards, car on voit rarement des Blancs dans ces contrées. On nous interpellait continuellement et nous mitraillait de questions : D'où venions-nous,

où allions-nous ? Bavire était bref, car chaque réponse déclenchait une nouvelle question.

Les commerçants qui se rendaient de marché en marché avec leurs marchandises sur la tête riaient et m'apostrophaient. C'étaient des Shi, des hommes petits et râblés, venus de la vallée pour *chercher leur vie*. En les regardant, je me rendis compte combien en quelques jours, à Minembwe, je m'étais habituée à la retenue des Banyamulenge\*<sup>1</sup> dont faisait partie Bavire, tout comme le colonel. Les Banyamulenge sont des pasteurs, la plupart sont venus du Rwanda voisin au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Leur silhouette élancée, leur fierté archaïque et leurs vaches majestueuses leur ont permis d'éclipser tous les peuples avec lesquels ils vivent dans les hauts plateaux, des Bembe, Fulero et Nyindu aux Shi.

Nous traversâmes une rivière où des hommes étaient dans l'eau jusqu'aux genoux. Sur l'autre rive, trois gaillards creusaient un trou avec des pelles. Ils étaient pieds nus et musclés, vêtus de shorts déchirés et couverts d'une fine poussière rouge. La poussière s'était mélangée à la sueur qui coulait en petites rigoles irrégulières, comme si quelqu'un leur avait peint des motifs sinueux sur la peau. Des chercheurs d'or. Ils avaient déjà bien progressé, sûrement de trois mètres, et nous saluèrent du fond de la fosse. Ils creusaient toujours à proximité de l'eau, raconta Bavire, pour pouvoir tamiser le sable. Parfois, ils détournaient le cours d'une rivière avec leurs excavations.

Eux aussi étaient des Shi. Ils payaient des taxes au colonel, ce qui permettait à ce dernier

1. Le lecteur trouvera en fin de volume un lexique répertoriant les sigles et les termes locaux, signalés par un astérisque à leur première occurrence.

d'entretenir son mouvement politico-militaire. Près de la rivière, ils avaient fiché des bâtons dans le sol et échafaudé un auvent de feuilles. Sur le toit, pêle-mêle, les vêtements qu'ils avaient ôtés ce matin-là. Sous l'auvent, leurs chaussures et des traces d'un feu de bois. C'était une nature morte touchante, mais Bavire n'y était pas sensible. Il avait continué et m'attendait à une certaine distance. "Tu viens ?" Il ne tenta pas de dissimuler son impatience.

"Les chercheurs d'or vivent dans un petit village, là-bas", dit-il en montrant le lointain. Les cases y étaient serrées les unes contre les autres et, le soir, les hommes y buvaient de la bière de maïs et de l'alcool artisanal.

De temps en temps, nous dépassions des femmes au visage dur, blanchi, avec des tresses qui leur sortaient de la tête comme des antennes. Elles aussi habitaient le village des chercheurs d'or, dit Bavire. Elles étaient venues de la capitale pour *faire de l'ambiance*. La journée, elles s'occupaient des commissions, elles allaient puiser de l'eau et ramasser du bois ; le soir, elles se faufilaient dans les ruelles obscures du village en quête d'un homme.

Après trois heures de marche, nous arrivâmes à Gakangara. Des enfants tapageurs s'attroupèrent autour de nous et Bavire employa son bâton pour les chasser. De loin, ça m'avait semblé prometteur, mais les marchandises que les commerçants avaient étalées sur des tables en bois étaient minables : cigarettes, piles, allumettes, crayons, cahiers, stylos et sets de couture en plastique – des bricoles bon marché, en provenance de Chine. Sur des cintres pendouillaient les vestons, pantalons, chemises d'occasion, imperméables élimés et chapeaux usés jusqu'à la corde qui donnent un

air tellement vieillot aux Banyamulenge, si jeunes qu'ils soient. Quand une fille voulait acheter des sous-vêtements, elle devait les montrer en cachette, m'avait raconté Jorojoro. Pendant qu'elle faisait un petit tour, le commerçant emballait l'article dans du papier opaque, puis elle le payait et l'emportait.

En revenant, nous nous arrê tâmes chez un musicien qui habitait un charmant village verdoyant. D'après Bavire, il était réputé bien au-delà des hauts plateaux. Les cases blanchies à la chaux étaient décorées d'un liseré ocre et bordées de potagers, de bananiers et de papayers. A l'intérieur aussi, elles étaient peintes en blanc et ocre. Le musicien prit un instrument en bois de forme oblongue qu'il appelait une harpe et dont les huit cordes, autrefois en nerf de bœuf, étaient en plastique. Lui et ses amis voulaient bien jouer pour nous, à condition qu'on ferme la porte de la case. Un peu de lumière tombait par un trou dans le mur. Dehors, des enfants jouaient dans l'herbe avec une bouteille en plastique. En se chamaillant violemment, ils remplissaient la bouteille avec un fond de sable et la laissaient se vider lentement.

Le harpiste mit son instrument dans une caserole de manière que le son se répercute bien, posa l'autre extrémité sur son genou et commença à pincer les cordes. Des voix plaintives, polyphoniques emplirent la pièce. Ils chantaient l'histoire des Banyamulenge, qui avait engendré tant de héros : chef Muhire conduisait son peuple vers les montagnes au-dessus d'Uvira où vivaient des bêtes sauvages ; chef Karojo se battait avec des pierres contre les Bembe qui l'attaquaient avec des fusils.

Bavire, qui avait entendu ces récits un bon millier de fois, bâillait profondément en traduisant,

mais les hommes s'animaient. La chanson d'une vache qui réveillait son maître pour se faire traire fut suivie par celle d'une bête pleine qui donnait naissance à un petit veau femelle. La musique me transportait dans le désert de Mauritanie, à cinq mille kilomètres de là, où des Maures buvaient bruyamment leur thé sirupeux en écoutant des chansons tristes parlant d'un chameau qui s'était enfui la nuit et n'était jamais revenu. Initialement, j'avais trouvé cette musique monotone, jusqu'au moment où je m'y étais habituée et étais tombée sous son charme.

Le harpiste avait entonné un chant sur Imana, Dieu, et les hommes se mirent véritablement en train maintenant. Le premier tapait furieusement sur un tambour, l'autre se leva et se mit à danser, les bras écartés. Il était grand et la case n'était pas très haute – il ressemblait à un oiseau voletant dans une cage trop petite. Les enfants avaient arrêté leur jeu et se pressaient en chuchotant devant le trou dans le mur. Je fermai les yeux et me perdis dans mes pensées.

\*

Mon périple congolais avait commencé près de vingt ans plus tôt, dans l'Extrême-Ouest du pays. Sur les traces de mon oncle missionnaire, j'avais traversé le Bas-Congo. Les années suivantes, j'étais toujours allée plus loin vers l'est, jusqu'au jour où j'atterris dans la ville frontalière d'Uvira, à plus de quinze cents kilomètres. D'un côté le lac Tanganyika, de l'autre un mur compact de mystérieuses montagnes bleues. Derrière se trouvaient les hauts plateaux, où vivait, disait-on, un peuple belliqueux originaire du Rwanda : les Banyamulenge

– personne n'en avait jamais entendu parler et, soudain, ils étaient sur toutes les lèvres. Ils avaient aidé Kabila à mettre fin à la dictature de Mobutu. Mais ils n'arrivaient pas à se mettre d'accord avec le nouveau président et, bien vite, une deuxième révolte avait éclaté.

Depuis, Kabila avait été assassiné et le pays s'était réunifié sous la houlette de son fils Joseph, mais, dans l'Est, la situation restait agitée. Après l'indépendance de 1960, la région avait longtemps été une pépinière de rébellions et, à présent, un colonel avait créé là-haut sa propre république. Il était difficile, pour ne pas dire impossible, de s'y rendre, me racontait tout un chacun. Mais j'avais déjà commencé à rêver : les hauts plateaux seraient ma dernière étape congolaise, le dernier obstacle que je devais franchir.

Par une ONG, je fis porter au colonel une lettre où je lui demandais l'autorisation de visiter son territoire. Je voulais étudier de près, écrivais-je, les blessures de l'histoire, qui semblaient plus profondes dans l'Est qu'ailleurs. Son accord me parvint oralement. Peu après, je trouvai une place dans un petit avion et m'envolai pour le chef-lieu, Minembwe. Le retour, je le ferais à pied.

\*

Une connaissance de la vallée m'avait demandé d'aller voir son père. Bavire m'accompagnait. En chemin, je le vis se dégeler lentement. Bien qu'il réprimandât impitoyablement tous ceux qui m'approchaient, il semblait de plus en plus ravi de se promener avec une attraction ambulante. "Regarde, dit-il quand nous passâmes devant des

vaches qui s'arrêtèrent pour nous regarder, même les animaux s'étonnent de ta venue." Il chanta les cantiques que nous avons entendus dans la case du harpiste et m'expliqua la signification de son nom, Bavire Ntungane. Bavire signifiait "celui qui ne se révolte pas", Ntungane "le fiable". Il était prédestiné à être un pont entre les gens, dit-il, c'est pourquoi le colonel l'avait affecté à ma personne.

Le père de ma connaissance habitait une parcelle protégée du bétail errant par une palissade en pieux de bambou, car, contrairement à partout ailleurs au monde, où les vaches paissent dans des enclos, dans les hauts plateaux elles se promènent en liberté et ce sont les maisons, les écoles et les potagers qui sont clôturés.

Le vieil homme nous reçut dans une case avec de grandes ouvertures donnant sur des pâturages vallonnés. Il me regarda avec bienveillance. "Combien d'enfants avez-vous ?" Le responsable de la sécurité de Minembwe m'avait posé la même question le jour de mon arrivée. J'avais répondu avec insolence, mais je ne pouvais naturellement pas répliquer ainsi à ce respectable vieillard au chapeau éraillé.

Je jetai un coup d'œil à Bavire qui contemplait les vaches de l'autre côté de la palissade. "Je n'ai pas d'enfants", dis-je enfin. Consciente que ce n'était pas une bonne introduction dans ce monde de vaches pleines, j'ajoutai un proverbe des hauts plateaux que quelqu'un m'avait glissé à l'oreille : "Celui qui n'a pas d'enfants peut au moins laisser des mots."

Ce proverbe ne disait rien au vieil homme. Je m'entendis expliquer que la vie de voyageur était difficilement compatible avec des enfants, que... "Même pas un ? Ou deux ?" Il hocha la tête, étonné. Le veston rayé qu'il portait avec une allure royale

était mangé aux mites et le col de sa chemise avait connu des jours meilleurs. *Une femme sans enfants ne meurt pas, elle disparaît*, disait un autre proverbe – qui lui était sans doute plus familier.

Ses enfants nous avaient aperçus et serraient avec curiosité leurs petites mains sur la palissade de bambou. Ici, les hommes ont des enfants jusqu'à un âge avancé. Si leur femme est malade, ils remettent son sort entre les mains de Dieu, au lieu de vendre une vache pour l'emmener à l'hôpital. Après sa mort, ils se remarient avec une plus jeune. Une femme qui meurt est comme une calebasse cassée, disent-ils, il faut la remplacer.

Tout en parlant, je m'empêtrai de plus en plus dans mes explications. En guise d'adieu, l'homme me serra la main avec prévenance, mais ma visite l'avait visiblement perturbé.

“J'ai un problème, je crois”, dis-je à Bavire sur la route du retour. Il n'était pas venu une seule fois à mon aide et, maintenant non plus, il ne disait rien. En hésitant, j'ajoutai : “Que pourrais-je bien y faire ?”

Il fit tourner son bâton en l'air. “Que penses-tu ?”

— La prochaine fois, est-ce que je dirai que j'ai des enfants ?”

Son visage s'éclaira. “C'est une bonne idée.

— Deux enfants, ce serait assez ?

— Je crois bien, oui.” Il semblait soulagé.

“Un garçon et une fille ?

— Merci”, dit-il, content que j'aie compris que deux filles ne résoudre pas le problème. La demi-heure précédente, il avait été particulièrement peu bavard, mais il se rattrapa. “Ici, une femme sans enfants n'a pas le droit à la parole, dit-il. Les gens pensent : Que pourrait-elle nous apprendre si elle n'a même pas de progéniture ? Pourquoi lui

confierions-nous quelque chose ? Elle racontera sûrement des mensonges. Ses paroles n'ont pas de valeur, elles sont condamnées à disparaître.”

Dans le silence qui suivit, je laissai cheminer en moi la malédiction de mon état de femme sans enfants. Puis Bavire se remit à parler. “Moi aussi, j'ai un problème, avoua-t-il, j'ai déjà trente-trois ans, mais je n'ai toujours pas d'enfants.” Quand il était étudiant, il n'avait pas eu le temps de trouver une femme et, depuis qu'il travaillait pour le colonel, il n'y arrivait plus du tout.

“Ce serait peut-être bien de t'inventer aussi quelques enfants si nous descendons ensemble”, suggérai-je.

Ma proposition lui plut. Trois enfants lui semblaient suffisants. “Je t'en donne deux, dit-il, et, toi, tu m'en donnes trois.”

Nous nous mîmes à rire et topâmes pour sceller notre pacte. “*Nous sommes ensemble*, dit Bavire, une expression que les gens emploient dans ces régions quand ils se comprennent.

— Trente-trois ans, c'est bien tard pour se marier”, dis-je. Dans les hauts plateaux, les garçons se marient généralement beaucoup plus tôt.

Bavire soupira. “C'est difficile de trouver une femme convenable. J'ai été absent des années, la vie en bas m'a changé, pendant qu'ici...” Celui qui voulait épouser une femme devait donner des vaches à son père. Beaucoup de garçons ne pouvaient pas répondre aux exigences élevées de leur beau-père et décidaient de kidnapper leur femme.

“Kidnapper ? Comment ça ?

— Oh, c'est très simple. Avec l'aide de ses amis, un garçon invite une fille, soi-disant pour faire un tour. Il l'emmène chez lui – Bavire cherchait ses mots – où *ils se cognent*, dit-il finalement.

— C'est comme ça qu'on dit ? demandai-je en riant.

— Dans ce cas, oui. Du coup, le beau-père n'a plus le choix. Dès que sa fille a dormi sous le toit d'un étranger, elle n'a plus de valeur.”

Autrefois aussi, les beaux-pères étaient mis devant le fait accompli, dit Bavire, seulement ça se passait de manière plus civilisée. Quand un garçon visait une fille qui avait été promise à un plus offrant, il envoyait deux amis chez elle. Ceux-ci taillaient une bavette avec son père puis oubliaient soi-disant de reprendre leur canne.

Bavire posa son bâton par terre et piqua un galop. “Quand le père s'en apercevait, il essayait de courir après eux, dit-il lorsque je l'eus rattrapé, mais les garçons le prenaient de vitesse, ils avaient disparu depuis longtemps derrière la colline.

— Et alors ?

— Le lendemain matin, ils venaient soi-disant récupérer leur canne et amenaient une vache. Après cela, l'homme ne pouvait plus refuser leur ami et le mariage était conclu.”

Nous approchions de Minembwe et pressions le pas. Soudain, Bavire se frappa la tête. “Mon bâton, où est mon bâton ?” Il se retourna et rebroussa chemin. Dans le feu de son récit, il l'avait oublié le long du sentier.